

Communication prononcée à Tipasa lors du colloque international « A. Camus et Les Lettres algériennes. L'espace de l'inter-discours », avril 2006 (à paraître dans les Actes du colloque (aux éd. du Tell, Blida, coord. A. Bererhi)

**LE DAMIER ALGERIEN**  
**POUR UNE ETUDE DE L'« ALGERIE INTELLECTUELLE »**  
**Itinéraires comparés d'écrivains au temps de Camus<sup>1</sup>**

Nous nous proposons de replacer une partie de la trajectoire camusienne dans « le damier algérien », damier dont quelques « cases » oranaises ont été mises en place avec Roblès, Dib et Sénac. Cette fois, ce sont des itinéraires d'écrivains « algérois » qui nous retiendront. Nous comparerons tout d'abord les milieux où ils sont nés puis leur « mémoire écolière » pour finir par quelques données sur leur entrée dans le champ de l'écriture et de l'édition. Quelle est la part de hasard dans leur émergence en tant qu'écrivain ? Est-elle indépendante de leurs conditions de formation et de vie ? Quelle est la part de nécessité due à ce qu'est l'Algérie alors ?

**NAITRE EN ALGERIE – 1913/1920**

**Albert Camus - 1913-1960**

\* Camus est né en 1913 à Mondovi, dans l'Est algérien. Orphelin à un an, il vit ensuite à Alger entre une mère silencieuse et une grand-mère autoritaire dont la langue est l'espagnol. Il fait ses classes primaires dans son quartier de Belcourt et est fortement marqué et soutenu par son instituteur, Louis Germain auquel il dédiera son discours du Prix Nobel en 1957. Il entre au Grand Lycée d'Alger en 1924. Il y aura un autre maître qui le marque durablement : Jean Grenier. Il a sa première atteinte de la tuberculose en 1930 qui change ses projets d'études puisqu'il n'a pas l'autorisation de présenter l'agrégation. Il obtient la seconde partie du bac en 1932. Du côté des activités culturelles, on sait qu'il crée et anime le Théâtre du travail de 1935 à 1937. Camus a donc pu poursuivre ses études grâce à l'intervention décisive de son instituteur, et entre dans les études supérieures sous l'impulsion de Jean Grenier. A la librairie d'Edmond Charlot, *Les vraies richesses*, il rencontre d'autres jeunes auteurs ; il devient une des personnalités marquantes de ce cercle intellectuel algérois. A partir de la guerre, il vit surtout en France jusqu'au 4 janvier 1960.

---

<sup>1</sup> - Ce travail veut poursuivre plusieurs études publiées sur les parcours comparés de Mohammed Dib et de Mouloud Mammeri, sur la reconstitution en cours de celui de Jamel-Eddine Bencheik ; il prend la suite, de façon encore plus précise, de l'étude présentée l'année dernière au colloque « Camus à Oran », à propos des parcours comparés de Camus, d'Emmanuel Roblès, de Mohammed Dib et de Jean Sénac. Il a pour objectif lointain de participer à une reconstitution de ce que Mostefa Lacheraf a désigné dans la dédicace qu'il me fit de son ouvrage, en 1998, « une Algérie intellectuelle ». Il se positionne sur une perspective de sociologie de la littérature et voudrait s'articuler sur d'autres études faites concernant le positionnement de ces écrivains algériens face à la langue française, outil de leur création. Cf. par exemple, Christiane Achour, « Ecole, société et littérature dans l'Algérie coloniale », conférence au Centre Culturel Algérien de Paris en janvier 1984, éditée en 1986 dans *Aspects de la culture algérienne – Problèmes et perspectives*, Paris, Publications du Centre Culturel Algérien, Recueil de Conférences, pp. 83 à 97.

### **Mouloud Feraoun - 1913-1962**

\* Feraoun naît le 8 mars 1913 à Tizi-Hibel (commune mixte de Fort-National). A 7 ans, il entre à l'école primaire de son village. Boursier en 1928, il poursuit ses études à l'École Primaire Supérieure de Tizi-Ouzou. En 1932, il rentre à l'École Normale de Bouzaréa. Il y fait la connaissance d'Emmanuel Roblès. (Notons qu'en 1932, il y a pour la section indigène, 20 places pour 318 candidats). Nommé instituteur à Tizi en 1935, il épouse sa cousine, Dehbia (ils auront 7 enfants). En 1946, il est nommé à Taourirt-Moussa. En 1952, directeur du cours complémentaire de Fort-National. En 1957, il quitte la Kabylie pour l'école Nador au Clos Salembier dont il est directeur. En 1960, il est nommé Inspecteur des Centres sociaux (Château-Royal à Ben-Aknoun). Il y est assassiné avec cinq de ses collègues, le 15 mars 1962 par un commando de l'O.A.S.

### **Mostefa Lacheraf - 1917/ âgé de 89 ans, il vit à Alger.**

\* Lacheraf est né le 7 mars 1917 dans l'ancienne commune mixte de Sidi-Aïssa (Titteri-Hodna). Il fit ses études primaires à Sidi Aïssa où son père était magistrat puis ses études secondaires au lycée de Ben-Aknoun et, épisodiquement, au Grand lycée d'Alger (actuellement lycée Abd-el-Kader). Ses études arabes et françaises, secondaires et supérieures se sont faites à la Tha'âlabiyya d'Alger<sup>2</sup>. Après son départ pour Paris, muni de son diplôme de la médersa, il a poursuivi des études supérieures de lettres à la Sorbonne et à l'École Nationale des Langues orientales. Ayant adhéré au PPA en 1939, il développe une grande activité de publiciste en collaborant à la presse clandestine du PPA-MTLD et en assumant plus tard le secrétariat parlementaire du groupe des députés MTLD en 1946-1947, et des responsabilités au sein du comité fédéral de ce parti parmi l'émigration algérienne en France, étudiants et ouvriers confondus. Ces années-là, il trouve le temps de mettre au point des travaux littéraires qui seront évoqués plus loin. Il a enseigné au lycée de Mostaganem et à Louis-le-Grand à Paris.

### **Jean Pélégri - 1920-2003**

\* Il est né le 20 juin 1920, d'un père colon et d'une mère fille d'officier, dans une ferme entre L'Arba et Sidi Moussa, appelée *Haouche el Kateb* (la ferme de l'écrivain). A 16 ans, la ruine de son père le contraint à vivre à Alger. Il entame des études de médecine qu'il abandonne puis s'engage dans des études de philosophie. Engagé volontaire en novembre 1942, il participe à la campagne de Corse, de France et d'Allemagne. Démobilisé en 1945, il termine sa licence de philo et se tourne vers les Lettres. Il enseigne d'abord dans le pays minier de Hénoin-Liétard (il rédige son premier roman, *L'Embarquement du lundi*), puis au lycée d'Ajaccio (de 1951 à 1953) et au lycée d'Alger (1953 à 1956). En 1956, demande sa mutation en France où il a vécu jusqu'à sa mort en 2003, après une tentative avortée d'intégrer l'Éducation Nationale algérienne après l'indépendance.

Ces quatre écrivains ont donc des origines sociales assez contrastées : les deux aînés – Camus et Feraoun nés la même année –, sont des « fils de pauvre » et leur « échappée » du destin d'origine est, essentiellement, due à l'école pour laquelle ils

---

<sup>2</sup> - Cf. le très beau passage qu'il a consacré à cet enseignement ouvert, bilingue et soucieux de la culture d'origine des apprenants dans la préface à ma thèse, *Abécédaires en devenir*, Alger, ENAP, 1985, p.35. Préface reprise dans : Mostefa Lacheraf, *Littératures de combat – Essais d'introduction – Etudes et préfaces*, Alger, Bouchène, 1991, pp.96-98.

auront, l'un et l'autre, une reconnaissance jamais démentie. Les deux suivants sont plutôt de milieu aisé même si cette notion doit être relativisée en ce qui concerne Mostefa Lacheraf comme il y insiste lui-même dans ses mémoires ; relativisée aussi en ce qui concerne Pélégri puisqu'après la ruine du père, les moyens familiaux ne seront plus les mêmes.

On peut constater, qu'avec ces quatre naissances et enfances, se dessine déjà la mosaïque algérienne : le milieu des petits blancs pauvres, le milieu kabyle très paupérisé, le milieu des acteurs musulmans bilingues de la magistrature et celui enfin des colons terriens. Se dessinent aussi nettement des trajectoires différentes au moment de l'entrée dans l'âge adulte.

Cette entrée se fait, pour Camus et Pélégri, par la porte des études supérieures classiques, presque exclusivement réservée aux Européens. Pour Feraoun et Lacheraf, par la porte des formations secondaire-professionnelle (cours normal de l'Ecole normale de Bouzaréa,) et de la formation spécifique secondaire-supérieure (des médersas), deux formations réservées aux « élites » colonisées. On peut donc dire que si la « distinction », et donc la séparation, est plus ou moins perçue pendant l'enfance – comme nous allons le voir dans notre point suivant -, elle est un fait établi entre 20 et 25 ans reflétant la dominante du paysage social algérien sous colonisation. On peut remarquer aussi que les Français d'Algérie font leurs études à un âge « normal » alors que les « Algériens » (« indigènes musulmans ») entrent dans l'arène un peu plus tard, du fait, entre autres, de la classe d'initiation qui ajoute une année aux études primaires.

## **MEMOIRES ECOLIERES – 1919/1932**

Tous les quatre entrent à l'école primaire entre 1919 et 1926. Comment se répartissent les enfants d'Algérie alors dans l'enseignement primaire ?

**En 1920**, alors que la population française ne représente que 15% de la population de l'Algérie, les chiffres dans l'enseignement sont les suivants :

Enseignement primaire :

Français 64 168 (dont 32 696 G. et 31 472 F.)

Musulmans 41 240 (dont 37 786 G. et 3454 F.)

Le pourcentage des scolarisés chez les Français d'Algérie est un des plus élevés dans le monde, avoisinant alors 80 %. Pour les « Musulmans », il est à peu près de 5 %.

En Kabylie, de par une politique scolaire particulière – comme dans les villes – le nombre d'enfants scolarisés est plus élevé que dans d'autres régions. Par voie de conséquence, c'est une des régions où se recrutent le plus d'instituteurs « indigènes ».

[À titre indicatif : enseignement secondaire : 445 Musulmans contre 6110 Français.

Enseignement supérieur : 47 Musulmans contre 1282 Français]

L'enseignement est alors « ségrégatif » : il y a un enseignement pour les européens et un enseignement pour les indigènes. A l'Ecole Normale, les sections sont séparées.

1920 est une période importante sur le plan de la politique locale puisqu'il y a certains effets positifs de la participation des indigènes à « l'effort » de guerre (173 000 hommes dont 26000 qui seront tués). En 1919, des réformes avaient accru la représentation indigène au sein des conseils municipaux, des conseils généraux et des délégations financières. On note aussi la diminution sensible de la population européenne en Kabylie et dans le Constantinois ; et l'augmentation du flux migratoire,

vers les villes industrielles françaises, essentiellement fourni par les Kabyles. La Kabylie, région pauvre, n'intéresse pas le grand colonat.

Ces quelques données veulent rappeler la froideur nécessaire des chiffres face au vécu des personnes. Mais c'est ce vécu, cette « mémoire écolière » que nous voulons comparer. Comment ces quatre enfants d'Algérie ont-ils raconté leur entrée à l'école et leur formation primaire ? Comment, surtout, en ont-ils gardé et écrit le souvenir ? Nous les reconstituons sous la bannière de ce court poème de Pélégri :

*« La mémoire, comme un puzzle,  
est en effet une toile lacérée, mise en miettes  
et en morceaux ; et c'est à partir de ces débris,  
de ces fragments d'objets et de visages,  
qu'il me faut, patiemment, sans trop se soucier du temps  
ni de la chronologie, reconstituer le tableau, la figure,  
et cette longue histoire  
que j'entretiens depuis l'enfance avec l'Algérie »<sup>3</sup>.*

Par cette expression de « mémoires écolières », nous entendons la manière dont l'adulte, jeune ou plus âgé, reconstruit ses souvenirs sous l'influence, plus ou moins délibérée, de sa trajectoire de vie ultérieure. Une « mémoire écolière » a donc toujours une assise prise dans le réel qui assigne le texte à la sphère du *témoignage* et une « poétique » qui ordonne, sélectionne et vectorise le matériau de vie en *œuvre* de vie.

Les textes à partir desquels nous avons repéré ces « mémoires écolières » sont : pour Camus, le chapitre 6 bis, intitulé « L'école » dans *Le Premier homme*<sup>4</sup> ; pour Mouloud Feraoun, le chapitre 6 de la I<sup>ère</sup> partie du *Fils du pauvre*<sup>5</sup> ; pour Mostefa Lacheraf, des extraits d'un entretien inédit de 1991 à Alger<sup>6</sup> et son ouvrage, *Des noms et des lieux – Mémoires d'une Algérie oubliée – Souvenirs d'enfance et de jeunesse*<sup>7</sup>. Pour Jean Pélégri, enfin, nous avons puisé nos informations dans son essai, *Ma mère l'Algérie*<sup>8</sup>, et dans l'ouvrage de Dominique Le Boucher, *Jean Pélégri l'Algérien ou Le scribe du caillou*<sup>9</sup>.

**\* Albert Camus - Ch. 6 bis, « L'école », Le Premier homme**

*« L'école se trouvait dans une partie relativement neuve de ce vieux quartier<sup>10</sup>  
(...) Jacques se rendait donc, à pied, deux fois par jour, à cette école qu'il avait  
commencé de fréquenter à l'âge de quatre ans dans la section maternelle dont il ne  
gardait aucun souvenir, sinon celui d'un lavabo de pierre sombre (...) il allait à la  
maternelle avec Pierre (...) Ils avaient ensuite parcouru ensemble la série des classes  
jusqu'à celle du certificat d'études, où Jacques entra à neuf ans. Pendant cinq années,  
ils avaient fait quatre fois le même parcours, l'un blond, l'autre brun, l'un placide,*

<sup>3</sup> - Dominique Le Boucher, Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou, op. cit., p.117.

<sup>4</sup> - Gallimard, 1994. Ce sera notre édition de référence.

<sup>5</sup> - Le Seuil, réédition de 1954.

<sup>6</sup> - Entretien réalisé avec Mostefa Lacheraf par Dalila Morsly et moi-même, en 1991, et qu'à sa demande, nous n'avons pas publié.

<sup>7</sup> - Alger, Casbah éditions, 1998.

<sup>8</sup> - Alger, Laphomic, 1989, notre édition de référence. Réédité depuis chez Actes Sud.

<sup>9</sup> - Marsa éditions, 2000.

<sup>10</sup> - Les énoncés en gras ont été ainsi soulignés par nos soins.

*l'autre bouillant, mais frères par l'origine et le destin, bons élèves tous les deux, et en même temps joueurs infatigables.(...) Avec M. Bernard, cette classe était constamment intéressante pour la simple raison qu'il aimait passionnément son métier (...) La méthode de M. Bernard, qui consistait à ne rien céder sur la conduite et à rendre au contraire vivant et amusant son enseignement, triomphait même des mouches. Il savait toujours tirer au bon moment de son armoire aux trésors la collection des minéraux, l'herbier, les papillons et les insectes naturalisés, les cartes ou... qui réveillaient l'intérêt fléchissant des élèves. (...) Pour le reste, il utilisait les manuels avec compétence et précision... Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole. Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, le sable des places et la mer en flammes sous le soleil, lisaient avec application, faisant sonner les virgules et les points, des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussés de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en traînant les fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils perçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre. Pour Jacques, ces récits étaient l'exotisme même. Il en rêvait, peuplait ses rédactions de descriptions d'un monde qu'il n'avait jamais vu (...) Ces récits faisaient partie pour lui de la puissante poésie de l'école, qui s'alimentait aussi de l'odeur de vernis des règles et des plumiers, de la saveur délicieuse de la bretelle de son cartable (...)*

*Seule l'école donnait à Jacques et Pierre ces joies. Et sans doute ce qu'ils aimaient si passionnément en elle, c'est ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne comme refermée sur elle-même ; la misère est une forteresse sans pont-levis. »*

**\* Mouloud Feraoun - I<sup>ère</sup> Partie, ch. 6, le fils du pauvre**

*« Je me souviens, comme si cela datait d'hier, de mon entrée à l'école. Un matin, mon père arriva de la djema avec un petit air mystérieux et ému. J'étais dans notre cour crépie à la bouse de vache, près d'un kanoun où se trouvait une casserole de lait. Ma mère venait de rentrer à la maison. Elle allait prendre une pincée de sel et une motte de couscous, pour apprêter mon déjeuner du matin. Je dois préciser, d'ailleurs, que pareil déjeuner ne m'était accordé qu'exceptionnellement. Il fallait, pour cela, la conjonction de plusieurs circonstances : d'abord avoir du couscous, puis du lait, ensuite choisir le moment, attendre notamment l'absence de ma petite soeur car elle aurait revendiqué sa part de l'aubaine ; ce qui aurait obligé ma mère à augmenter la dose commune ou à exciter notre gourmandise sans la satisfaire complètement. Donc, ce matin-là, toutes les conditions étaient réunies, je trônais seul, face à la casserole, les yeux encore pleins de sommeil mais le ventre parfaitement éveillé.*

*Hélas ! il était écrit, sans doute, que j'apprendrais de bonne heure que certaines choses coupent l'appétit. En effet, lorsque mon père parla, l'envie de manger s'envola en même temps que mon sommeil. Mon père n'avait pas son pareil pour effrayer les gens.*

*- Vite, vite, dit-il à ma mère, lave-le entièrement, les mains, la figure, le cou, les pieds. Crois-tu que le cheikh acceptera un singe pareil ?*

*- Il y a aussi sa gandoura qui est sale, dit ma mère. Il faudrait peut-être attendre demain. Je la laverai ainsi que son burnous.*

*Vous pensez si j'ouvris les oreilles à cette proposition !*

**- Demain, toutes les places seront prises. Et puis, il vaut mieux ne pas commencer l'école par des absences. On dit qu'ils sont sévères, les roumis, et nous n'avons que lui. Il ne faut pas qu'il reçoive des coups par notre faute. D'ailleurs, inutile d'arriver en retard aujourd'hui. Dépêchons-nous !**

Je fus débarbouillé en hâte et cinq minutes après, encore abasourdi, je débarquai dans la vaste cour de l'école, toute grouillante d'élèves... à cent lieues de mon déjeuner. Seule dans la famille, ma petite soeur Titi fêta l'événement en s'octroyant la casserole de couscous au lait. Elle marqua cette journée d'une pierre blanche, tant il est vrai que le bonheur des uns...

Ma première journée de classe, ma première semaine et même ma première année ont laissé dans ma mémoire très peu de traces. J'ai beau fouillé parmi mes souvenirs, je ne retrouve rien de clair. **Nous avions deux maîtres, kabyles tous les deux : l'un gros, court, joufflu avec de petits yeux rieurs qui n'inspiraient aucune crainte ; l'autre mince, pâle, un peu taciturne avec son nez long et ses grosses lèvres, mais aussi sympathique que le premier. C'était le plus jeune et il s'occupait de la deuxième classe. Ils portaient tous deux des costumes français sous un burnous fin et éclatant de blancheur. Cette tenue m'a paru, pendant longtemps, avoir atteint l'extrême limite du goût, de l'élégance et du luxe. Quant aux maîtres eux-mêmes, ils constituent jusqu'à présent, pour moi, sans que je puisse m'en empêcher, la double image sous laquelle je me représente invariablement l'instituteur indigène, le directeur et son adjoint.**

Je serais très embarrassé de dire si je fus bon ou mauvais élève, si j'appris beaucoup ou peu. Du moins, **je n'éprouvai aucune répugnance à être écolier (...)**

**J'allais à l'école sans arrière-pensée. Simplement parce que tous les enfants y allaient.** Le meilleur moment de la journée était sans conteste onze heures, lorsque nous remontions essoufflés vers le couscous qui nous attendait chez nous. Evidemment, il y avait aussi les jeux, mais on n'avait pas besoin d'aller à l'école pour jouer. J'ai su par la suite qu'on peut donner dans les écoles un enseignement attrayant, qu'on peut instruire les enfants en les amusant, qu'il y a des méthodes pour diminuer l'effort de l'élève, pour éveiller son attention. Cela se peut, les grandes personnes disent tant de belles choses. **Je crois franchement qu'un petit Kabyle de sept ans n'a pas besoin de tout cela. Il est attentif par crainte et par amour-propre. Il s'agit d'éviter les coups du maître et les moqueries du voisin qui sait lire. Plus tard, bien sûr, l'intérêt s'éveille et remplace la crainte. Alors on commence à comprendre. C'est ce qui m'arriva, je crois bien ».**

#### **\* Mostefa Lacheraf – Entretien 1990 et Mémoires**

**« Avec le recul, je constate que mes premières années d'enfance (...) ont été placées sous le signe d'une certaine dualité et je peux même dire d'une suite d'équilibres aussi bien sur le plan géographique que familial ou culturel.**

Né dans une région qui est à cheval entre le Tell et les steppes, c'est-à-dire Sidi Aïssa proche du Hodna et du Titteri, j'appartiens à une famille qui est, du côté paternel d'origine bédouine, paysanne et, du côté de ma mère d'une famille de très vieille aristocratie algéroise. Sur le plan de la culture, sur le plan des traditions culturelles, j'ai été également formé dans un milieu qui, à part égale, se consacrait à la tradition orale, populaire, des récits, des contes ; et sur le plan de l'écriture également, à la langue écrite.

Par la suite est venu se greffer sur tout cela quelque chose que j'ai assumée avec beaucoup d'harmonie, avec beaucoup de décontraction : un véritable bilinguisme,

hérité de mon père – mon père était bilingue, il avait fait lui-même la médersa. (...) A cette dualité s'ajoute une dimension qui a toujours été pour moi une priorité dans ma réflexion, dans ma sensibilité, une priorité algérienne, l'algérianité (...) Quand je suis passé par la Tha'âlibiyya, on nous enseignait l'histoire de l'Afrique du Nord, les auteurs arabes que nous étudions étaient de vieux auteurs maghrébins. On a baigné dans cette atmosphère maghrébine et algérienne. Cette dimension de la dualité ne m'a jamais manqué ; en plus, la décontraction, déterminée par le bilinguisme (...)

Mon entrée à l'école... J'étais un bambin assez gros (...) **J'ai beaucoup de souvenirs de ces classes avec le moniteur. C'était ce qu'on appelait une école indigène parce que, naturellement, il n'y avait pas un seul européen en dehors de la communauté juive qui était elle très arabophone, comme les communautés juives du Sud.** D'ailleurs, dans nos classes, il y avait une majorité de juifs. Nous sommes restés très près les uns des autres (...) (l'examen de fin d'études) Sidi Aïssa était un petit hameau : à l'époque il comptait à peine 800 habitants, même moins, et l'instituteur avait loué pour nous, un taxi parce que nous devions aller présenter le certificat à Aumale (actuellement Sour-El-Ghozlane) [Il les emmène de bon matin et leur donne un petit déjeuner] Nous étions quatre candidats et les quatre ont été reçus, trois indigènes et un Français (du Doubs). Par la suite, comme il n'y avait pas de Cours Complémentaire... et en octobre 1930, mon père voulait me mettre au Cours complémentaire Rampe Vallée... mais il n'y avait pas de place ou je ne sais quoi. Et le Directeur du Lycée de Ben-Aknoun (où était déjà mon frère aîné) a dit à mon père : « Monsieur le Cadi, son frère est là, vous pouvez le mettre aussi ».

Dans ses Mémoires d'une Algérie, M. Lacheraf est revenu, à partir d'une construction mémorielle plus concertée sur tous ces éléments. Pour cette « mémoire écolière », j'en signale quelques passages complétant, confirmant les passages de l'entretien pré-cité. Sur les origines familiales (p.11) sous le sous-titre, « *Le Hodna, à la croisée des grandes routes maghrébines du passé* ». **Lacheraf insiste beaucoup sur l'importance de son premier maître d'école coranique, Si Ahmed Medouas** (p. 24, 27, 29) et amplifiant son propos, selon le type de démonstration qui lui est habituel, il met en valeur le rôle des talebs dans la circulation clandestine des livres et revues en arabe (p.26), enchaînant sur l'importance des livres dans sa vie et dans sa double culture toujours également « alimentée » (p. 25, il donne l'exemple de livres trouvés au Caire : Henri Michaux et la Geste des Beni Hilal). Le portrait du maître est éloquent : « *Si Ahmed Medouas est ce maître d'école coranique un peu plus âgé que le plus « vieux » de ses élèves et qui enseignait le Coran et, parfois, les rudiments de la grammaire arabe et beaucoup d'autres choses concernant la littérature. Menant une existence d'ascète en vivant de peu, il consacrait ses loisirs à la lecture des livres et publications arabes apportés chaque semaine par Si El'Azzouzi, marchand de friperie et voyageur infatigable de la culture malgré ses connaissances limitées en la matière. Si Ahmed qui, à la longue, était devenu un ami, un frère aîné, après avoir été le maître attentif et sévère des premières années de mon enfance studieuse à Sidi-Aïssa, nous changeait d'emblée, jusque dans le milieu des années 1930, des autres talebs traditionnels d'école arabe que nous eûmes dès 1924 ou 1925 à peu près. Aussi consciencieux que lui et dévoués, ces maîtres pédagogues de village n'avaient pas son ouverture d'esprit, sa curiosité intellectuelle et sa bonté, ni une certaine chaleur affective de l'algérianité* » (pp.20-30. Suit une galerie très intéressante de ces différents maîtres. M. Lacheraf ajoute : « Avec le recul, je comprends mieux les raisons de l'efficacité de « l'enseignement » de Si Ahmed, qui n'en était pas un à vrai dire puisqu'il agissait de plain-pied, sans contrainte ni programme arrêté à l'avance, dans une sorte de communication sympathique et informelle à des disciples en herbe assez

attentifs, cependant, pour écouter ses réflexions non-conformistes, ses propos à bâtons rompus, ses rappels à l'ordre débonnaires et respectés. Rien dans le cadre quotidien de vie, le costume traditionnel, la condition sociale (...) ne nous distinguait du jeune maître d'école coranique. Il ne s'entourait pas d'un cérémonial d'exclusion et de symboles de la différence ou de la supériorité ou du châtement » (pp.31 et 32). Il se souvient des conversations extra-scolaires de ce jeune maître avec un des ses frères aînés, forgeant sa conscience nationaliste.

Plus loin, p.33 : « Quoiqu'il en soit, le Sidi-Aïssa de mon enfance était un village algérien homogène situé hors des zones de la colonisation de peuplement et des villes importantes du Tell dominées en grande partie par l'élément ethnique européen et ses différents pouvoirs économique et culturel. **Les cinq ou six Français installés à demeure dans notre village n'étaient pas des colons (...)** Aucun de ceux qui, parmi les quelques « résidents permanents » avaient des enfants, ne les mettait à l'école indigène, la seule qui existait au village. De la sorte, nous n'avons jamais eu de petits camarades de classe européens, en dehors de petits Israélites déjà mentionnés ».

**\* Jean Pélégri – Ma mère l'Algérie, et Dominique Le Boucher, Jean Pélégri l'Algérien**

[Ses premières leçons, J.P. insiste pour dire qu'il les a reçues de sa vie dans la ferme familiale de la Mitidja] « **Ainsi, avec mes camarades de jeux – une demi-douzaine d'inséparables d'origine et de langues diverses – nous connaissions dans le détail tous les recoins de la ferme.** [La forge, l'atelier, le hangar, l'écurie, le grenier, la noria]. **Plus loin, en bordure d'un carré de vigne, il y avait un autre fossé, plus étroit et bordé de grands roseaux. C'était la zaouia, notre lieu de réunion** » (pp.12 à 16).

**Malheureusement, et injustement, il y avait, au-dessus, une autre histoire. Celle du colonialisme. Ce colonialisme qui était la loi générale, qui dénaturait les rapports quotidiens, qui conditionnait le politique, la foi, l'instruction, et qui introduisait partout la ségrégation. Ainsi, le lundi, quand je partais vers l'école, mes camarades algériens, eux, restaient à la ferme. Sans livres et sans cartables. A l'époque, parce que j'étais un enfant, parce que je ne me doutais de rien, je considérais cela comme un privilège et je les enviais. Ils pourraient, eux, continuer à parcourir la ferme, les chemins, les fossés.**

**Je ne me doutais pas non plus que l'école – ce début de culture – isole, sépare, à mesure que l'on grandit. Et surtout au moment de l'adolescence, cette période trouble et agitée où l'on cherche, en dehors de soi-même et de son paysage, de nouvelles raisons de vivre et d'espérer. C'était donc la lecture qui m'occupai »t.** (pp.46-47)

Ouvrage de D. Le Boucher : sur l'origine de ses grands-parents venus des Baléares (p.83). Les langues : « **Enfants, nous étions ensemble, Kabyles, Arabes, Espagnols, un ou deux Français, des gosses très mêlés. Nous parlions différentes langues selon le moment et selon les sujets. Pour tout ce qui concernait l'agriculture (...)** c'était plutôt les mots français. Avec parfois un accent qui faisait dériver le mot, ce qui m'a donné l'habitude d'un langage varié et non pas uniforme ou académique.

Au contraire, pour les fruits, nous employions souvent des mots arabes (...) h'abb el melouk. Nous nous répétions le mot en mangeant la cerise dans l'arbre, et cela donnait une autre saveur. Ce va-et-vient entre nos langues différentes avait aussi une signification particulière dans nos affrontements (...) Nous savions déjà que nous pouvions retourner la langue de l'autre pour rendre un argument plus efficace » (pp.118-119)

*Une fois perdue la ferme, le point d’ancrage de l’adolescence devenait le lycée Bugeaud, où les amitiés les plus fortes se poursuivirent jusqu’à l’âge adulte, et pour certaines, le chroniqueur Jean Daniel, par exemple, durent toujours (...) il n’y avait pas d’élèves musulmans dans l’éducation supérieure m’affirme J. Pélégri* » (p.130)

On voit bien se dessiner des différences importantes dans ces mémoires écolières. On peut constater, dans les extraits de Camus et de Feraoun, une impression d’homogénéité ethnique (française d’un côté, Mr. Bernard, Jacques, Pierre – kabyle de l’autre, les maîtres kabyles portant « costumes français sous un burnous fin et éclatant de blancheur » sommet de l’élégance), une attention extrême au maître et à l’enseignement dispensé avec la notion d’exotisme positif que Camus développe, au profil de « bon élève » qu’ils acquièrent progressivement, à l’éloignement de la misère que l’école symbolise pour Camus, à l’autorité qu’elle représente dans le village, pour Feraoun.

Chez Pélégri, la mémoire écolière est quasiment inexistante comme si l’adulte ayant conscience de l’injustice du système colonial, préfère mettre l’accent sur les complicités et les mélanges plutôt que sur la « ségrégation » scolaire qui est pourtant nettement dénoncée. Dominique Le Boucher qui l’a longuement interrogé affirme que tant que son père possédait la ferme, Jean détestait aller à l’école et essayait de rester le plus souvent possible à la ferme pour accompagner son père et jouer avec ses camarades d’origine arabe. Contrairement à Camus ou à Sénac, il n’a pas été en manque de père mais au contraire, « en surprésence paternelle ». Dans son enfance, il n’a pas cherché ailleurs de maître. Jean Pélégri opte pour une dissociation du vécu d’enfance de l’histoire du colonialisme.

Quant à Mostefa Lacheraf, on voit combien il insiste sur le signe duel de son éducation qu’il partage avec d’autres enfants de famille de magistrats et de culture ancienne. Et si son admiration s’exprime pour ce maître français, tout dévoué à ses élèves, il rend largement hommage à ce jeune maître, Si Ahmed Medouas qui a su l’éveiller à son autre culture et a déterminé l’équilibre même de sa personnalité. Il insiste aussi beaucoup sur la composition ethnique de la classe sans un seul européen, en dehors des enfants de la communauté juive fortement arabisés, comme eux.

## STRATÉGIES D’ÉCRIVAIN

Nous utilisons cette notion de « stratégie » dans le sens proposé par Alain Viala dans son ouvrage, *Naissance de l’écrivain*. Ces stratégies, écrit-il, sont à « envisager à partir des trajectoires observées, et non dans la perspective de désirs ou de calculs avoués : une stratégie mêle toujours du conscient et de l’inconscient, du calcul et de l’irrationnel, des choix libres et des contraintes, souvent même pas perçues comme telles. Elle fait intervenir une part de “flair”, de sens des placements avantageux ; elle ne peut se comprendre que comme une réalité construite par l’observation historique »<sup>11</sup>. Il ajoute que si tout auteur a toujours eu des « stratégies “textuelles” (c’est-à-dire des démarches destinées à entraîner l’adhésion du lecteur) (...) l’apparition de stratégies “d’écrivain” » (c’est-à-dire : qui mettent en jeu le statut social d’écrivain) est une mutation historique ». Cette mutation historique, il la situe, pour la France, au XVII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>11</sup> - Alain Viala, *Naissance de l’écrivain*, éditions de Minuit, 1977, p.184

Il nous a semblé intéressant pour observer l'« émergence » d'une littérature moderne en Algérie de nous inspirer de cette recherche qui envisage la littérature au sens large du terme :

*« La littérature dans toutes ses variantes, la savante et la divertissante, la mondaine et la populaire, sans préjuger d'une hiérarchie de valeurs. De même, j'appelle "écrivains" ou "auteurs" tous ceux que les textes et documents d'alors désignent comme tels. Un objectif essentiel de mon étude consiste précisément à déterminer sur quels critères se fondent les noms d' "écrivains" et de "littérature" et à les confronter avec leurs valeurs actuelles : l'objet à construire ne peut être ainsi défini qu'au terme de l'analyse »<sup>12</sup>.*

Il y a, comme à la période qu'étudie A. Viala, dans l'Algérie coloniale et pour d'autres raisons, « une ambiguïté constitutive » du champ littéraire qui n'a pas encore établi « les principes de hiérarchisation hétéronome (par le large public) et autonome (par la sphère restreinte) » comme cela le sera au XIX<sup>e</sup> siècle français<sup>13</sup>.

Pour cette partie du « damier algérien » que nous observons aujourd'hui, deux de ces quatre écrivains sont devenus des classiques, au terme d'un processus plus accéléré pour l'un que pour l'autre (Camus, Feraoun) mais relativement rapide ; les deux autres sont restés en marge d'une reconnaissance *littéraire* institutionnelle, ici également pour des raisons différentes (Pélégri et Lacheraf).

Pour ne pas trop alourdir le propos, nous rappellerons quelques dates et convergences ou divergences, en choisissant Camus comme pôle d'appréciation, pour une double raison : parce que c'est l'objet de notre colloque et parce que, très rapidement, il devient le modèle même de l'écrivain venu de cette rive de la Méditerranée et de ce pays litigieux. Je rappellerai simplement ces propos de Kateb Yacine :

*« C'était le temps où Camus faisait la pluie et le beau temps (...) Il est évident que pour les Français en général, l'Algérien idéalisé, à la limite, c'était Camus. La belle Algérie, l'Algérie des plages... Mais l'homme algérien, on ne le voyait pas. Il était pratiquement "étranger" dans toute cette littérature. Il y avait toute une école qu'on appelait l'école d'Alger, l'école de Camus qui représentait jalousement la littérature algérienne »<sup>14</sup>.*

En 1932, **Albert Camus** publie ses premiers articles dans la revue *Sud* où Jean Grenier réunit quelques essais de ses meilleurs étudiants. La librairie d'Edmond Charlot, « Les Vraies Richesses », a été ouverte en 1936, l'année même où Camus écrit et monte, avec ses amis, *Révolte dans les Asturies*, que Charlot publiera alors que le maire d'Alger empêche sa représentation. C'est à cette librairie que de jeunes écrivains comme Emmanuel Roblès, Albert Camus, Max-Pol Fouchet, René-Jean Clot se retrouvent en 1937-1938. Camus collabore à *Rivages* en 1938. Il est conseiller littéraire

---

<sup>12</sup> - A. Viala, op. cit., p.9.

<sup>13</sup> - A. Viala, op. cit., p.185, note 3.

<sup>14</sup> - « A bâtons rompus. Kateb Yacine délivre la parole », Entretien de Mireille Djaïder et Khadidja Nekkouri, *El Moudjahid Culturel*, Alger, 4 avril 1975, n°156. On sent toute l'irritation qu'un écrivain d'Algérie a pu éprouver face à la réussite fracassante de Camus. S'y ajoute la dénonciation de la mise en sourdine réelle de l'écrivain de l'autre communauté ; mais ne peut-on pas sentir le même agacement chez Jean Pélégri ou chez d'autres contemporains, français cette fois, de Camus ?

de Charlot ; journaliste à *Alger-Républicain* (« Misère de la Kabylie »). En 1939, le journal devient *Le Soir-Républicain* dont il est rédacteur en chef.

Si l'on revient à son œuvre plus strictement littéraire, c'est chez Charlot que Camus publie, en 1937, *L'Envers et L'Endroit*. Il dédie ce premier livre à Jean Grenier. Dans ses *Carnets* il note :

« *Je sais maintenant que je vais écrire. Il vient un temps où l'arbre, après avoir beaucoup souffert, doit porter ses fruits. Chaque hiver se clôt par un printemps. Il me faut témoigner* ».

Au cours de cette même année 1937, Camus prépare *La Mort heureuse*. En 1938, il entreprend l'écriture de *Caligula* et celle d'adaptations théâtrales. En 1939, c'est la publication de *Noces*, toujours chez Charlot. La guerre provoque le départ du jeune homme – il a 26 ans -, et *L'Etranger* est publié par Gallimard en 1942, la même année que *Le Mythe de Sisyphe*.

Il est difficile de ne pas souligner, après tant d'autres biographes ou critiques, l'entrée fulgurante de Camus dans la carrière des Lettres puisque tous ces écrits journalistiques ou littéraires couvrent à peine dix années.

C'est aux vacances du printemps 1939 que **Feraoun**, né la même année que Camus, se met à l'écriture de ce qui deviendra *Le Fils du pauvre*<sup>15</sup>. Il ne lui faudra pas moins de onze années et des appuis assez nombreux pour publier le récit en 1950 au Cahiers du Nouvel Humanisme, au Puy. La réédition au Seuil, en 1954, amputé de 70 pages, n'interviendra que lorsque Feraoun ayant retrouvé Roblès<sup>16</sup> deviendra un des écrivains de la collection « Méditerranée ». La notoriété, de mieux en mieux assise de Feraoun, démarre donc, à partir de 1952 avec l'édition de *La Terre et le sang*, suivie de la réédition du *Fils du pauvre*, avec l'amputation que l'on sait. C'est à cette époque aussi qu'il est l'auteur de nombreux articles ou de textes adaptés du kabyle dans des revues proches du milieu enseignant, de 1951 à 1962, *Journal des instituteurs de l'Afrique du Nord*, *Soleil*, *Algeria*, *L'Effort algérien*.

Dans une lettre à Emmanuel Roblès, du 6 avril 1959, Mouloud Feraoun leur rendra cet hommage qui peut permettre de mieux comprendre l'atmosphère de l'époque :

« *Ce sont les premiers, Camus, Roblès, etc., qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé. Je n'avais jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smail. Vous, les premiers, vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes. Alors nous, nous avons répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue* »<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> - J'ai rappelé l'histoire de cette écriture et de cette publication dans la réédition du roman aux éditions de l'ENAG en 1992, pour les 30 ans de la mort de l'écrivain, à partir de l'étude précise de Jeanne Adam, « Les débuts littéraires de Mouloud Feraoun. De « Menrad Fouroulou » au « Fils du pauvre », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, nov-déc.1981, n°6, 81<sup>e</sup> année (A. Colin), pp. 944 à 952.

<sup>16</sup> Ensuite tous les romans seront publiés au Seuil sauf *Les Poèmes de Si Mohand* (Ed. de Minuit, 1960). Pourquoi cette exception ?

<sup>17</sup> - *Lettres à ses amis*, Le Seuil, 1972. On trouve dans ce recueil quatre lettres à Camus la première datant du 27 mai 1951 et adressée à « Cher monsieur » ; la seconde datée du 30 novembre 1957, d'Alger et adressée à « Cher ami » ; la troisième datée du 4 mai 1958 qui nous apprend qu'ils ont passé ensemble une journée à Alger et parle de se revoir en octobre. Enfin, la quatrième datée du 15 juin 1958 où Feraoun remercie Camus de ses livres reçus dédiés. Dans *L'Anniversaire* (Le Seuil, 1972), trois textes

**Jean Pélégri**, de sept ans plus jeune, écrit son premier roman en 1950<sup>18</sup>, *L'Embarquement du lundi* lorsqu'il préparait son professorat de Lettres dans le Pas-de-Calais après avoir été démobilisé en 1945 et être parti provisoirement pour Paris. Le roman est publié en 1952 chez Gallimard grâce à Camus qui le considère comme un des livres de « la littérature solaire » d'Algérie. Le roman raconte le trajet qu'effectue le personnage sur les sept jours de la semaine. Jean Pélégri souligne que c'est son seul roman « citadin » :

« *C'est un ami écrivain, Jean Charles Pichon qui, sans m'avertir, a présenté mon texte à Gallimard. Au moment où j'ai reçu la lettre me disant que Gallimard était décidé à publier mon livre, j'étais professeur en Corse. C'est donc une volonté extérieure à moi qui m'a fait écrivain. Je n'y avais pas songé du tout à cette époque-là* ».

Sur Jean Pélégri a pesé très vite le poids de Camus puisque dès *L'Embarquement du lundi*, il est classé parmi les « camusiens »<sup>19</sup>. Avant ce qui constitue sans doute son œuvre-phare, *Le Maboul*, Jean Pélégri écrit *Les Oliviers de la justice* et l'adapte au cinéma, dans la violence de la fin de la guerre.

Par rapport à ce « réseau » d'une relative cohérence et complicité, même si, d'évidence, Camus domine, la stratégie d'écrivain de **Lacheraf** est complètement différente. De quatre années plus jeune que Camus et Feraoun, il a suivi un autre parcours secondaire et supérieur et bien qu'il ait eu Max-Pol Fouchet comme enseignant à la Médersa, enseignant dont il parle avec admiration, il ne semble pas qu'il ait fréquenté la librairie de la rue Charras ni entretenu des relations avec les écrivains « de l'école d'Alger ».

Tout au long des *Mémoires d'une Algérie oubliée*, Lacheraf se campe plus en lecteur et érudit curieux qu'en écrivain ou auteur. Il parle de ses premiers emplois en ces termes : « En 1941, attaché au service de l'édition arabe du *Journal officiel de l'Algérie* en qualité de traducteur, je vis s'ouvrir devant moi les perspectives d'un intérêt plus vif encore pour l'onomastique et les lieux-dits de notre pays »<sup>20</sup>. Il poursuit :

« *Je fus nommé à la mahakma de Bou-Saâda qui, étant donné son importance relative et son peu de rendement dans une zone aride, était dirigée par un bachadel-chef et non par un cadî en titre. Mon affectation en qualité d'assesseur et, en quelque sorte de greffier, c'est-à-dire 'adel ou adel, était, dans mon esprit, et le fut effectivement jusqu'en 1944 – une situation tout à fait provisoire d'attente en vue de repartir plus tard vers d'autres études universitaires. Ces fonctions ne me déplaçaient*

---

sont à lire pour comprendre l'estime de Feraoun pour Camus dont on peut penser qu'elle était réciproque et pour comprendre la perspective commune qu'ils défendaient d'une « littérature algérienne ». Cf. en 1958, « La source de nos communs malheurs – Lettre à Albert Camus », « Le dernier message » écrit d'Alger, le 27 janvier 1960 et un texte antérieur de 1957, « La littérature algérienne » publié dans *La Revue française* à Paris.

<sup>18</sup> - Dominique Le Boucher, op. cit., « A quel moment véritablement prend-on la plume pour écrire dans une perspective d'écrivain, toujours difficile à cerner » (p.59).

<sup>19</sup> - Dans un article de la revue *Arabies*, nov. 1993, « Pélégri l'Algérien », Djamel Khamès a voulu le « laver » de cette référence mais les arguments ne sont ni très convaincants ni très littéraires. Cité par D. Le Boucher, p.44.

<sup>20</sup> - Mostefa Lacheraf, op. cit., p.178.

*pas. Elles étaient, après tout, celles qu'avait embrassées mon père en tout bien tout honneur au début de ce siècle et dans le cadre desquelles il poursuivait une carrière faite d'immenses fatigues, d'injustes incompréhensions et de très maigres émoluments* »<sup>21</sup>.

Son premier écrit prend forme grâce à une conférence à la médersa :

*« Je me rappelle qu'en 1938, au niveau de la Tha'âlabiyya, les élèves commençaient à s'organiser en petits groupes de travail, d'études, pour donner des conférences. La première conférence que j'avais donnée portait sur la littérature populaire d'expression orale. Cela m'a permis, à ce moment-là, d'étudier de très près, les folkloristes (...) que j'avais trouvés à la Bibliothèque Nationale. Madame Barrucand (la veuve de Victor Barrucand dont j'avais connu le fils au lycée) avait assisté à la conférence et m'avait demandé mon texte : elle en a fait une étude qui avait paru, je crois, dans L'Echo d'Alger ou La Dépêche Algérienne, en 1938, je ne me rappelle plus ... Puis j'ai retravaillé ce texte et il a été donné aux Cahiers du Sud, dans un numéro spécial sur l'islam en 1947 dans lequel j'avais donné une étude sur la littérature populaire avec des petits poèmes d'Alger ».*

Lacheraf insiste beaucoup sur son goût prononcé pour la littérature qui le faisait remarquer de ses professeurs de littérature au lycée de Ben-Aknoun, avant d'aller à la Médersa. Il insiste aussi sur le fait qu'il a toujours continué à lire la littérature arabe, « ce n'est pas venu comme une chose greffée après coup. J'ai mené cela de front depuis l'enfance ».

En 1939, il a donné aussi aux *Cahiers de Mitra* puis à *Fontaine* des traductions de poèmes féminins et d'un poète arabe mystique, Ibn al Faridh, grâce à Max-Pol Fouchet.

Mais surtout, dès 1939, Mostefa Lacheraf est militant du PPA puis du MTLD où il est secrétaire du groupe parlementaire. Il est aussi éditorialiste à *L'Etoile algérienne*.

En France, après la libération, il poursuit ses activités militantes et renoue avec la poésie. Au début des années 50, il commence un roman qui restera inachevé.

En fonction de ces différentes informations qu'il faudrait encore compléter, on peut rappeler ce qu'A. Viala nomme une « rhétorique du lecteur » :

*« Ce que le texte dit de la société (son référent) et ce qu'il dit à la société (son discours) se diffractent ainsi selon les réactions qu'escompte l'auteur de la part des institutions et du public. L'imaginaire d'un écrivain, c'est aussi, la construction d'une image de lui au sein de l'espace littéraire, et son esthétique, la forme qu'il donne à cette image ».*<sup>22</sup>

Il est évident que la « construction » de son image « au sein de l'espace littéraire » - de deux espaces littéraires, français et algérien, faut-il préciser, sous régime colonial -, n'est pas la même chez nos quatre écrivains. Nous avons donc adapté les qualifications d'A. Viala à notre propre corpus pour essayer de mieux appréhender leurs interventions opposées dans les champs littéraires et le devenir contradictoire de leurs écrits.

---

<sup>21</sup> - M. Lacheraf, op. cit., suit tout un développement très intéressant sur le « justice musulmane de l'époque, p.179.

<sup>22</sup> - Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, op. cit., p. 10.

On parlera ainsi d'auteurs intermittents, d'écrivains sans carrière et d'écrivains professionnels, dans le champ littéraire franco-algérien colonial de l'époque.

\* Auteur intermittent<sup>23</sup> : C'est la trajectoire même de Mostefa Lacheraf dont l'attente littéraire ne se réalise pas pleinement, déviée par l'injonction du politique et le militantisme de parti se réalisant dans la lutte de libération et tous les textes dont il fut « rédacteur ». L'écriture littéraire reste son jardin secret et ne parvient pas à prendre le dessus sur l'écriture de l'essai et l'écriture militante, faute de temps et de disponibilité. Les priorités sont appréciées à l'aune du combat libérateur et de la difficulté à percer pour un écrivain nationaliste dont les références des textes, même écrits en français, sont largement puisés dans la culture arabe maghrébine et moyen-orientale.

\* « Ecrivains sans carrière » : ce sont ceux qui ne font pas de la littérature « l'élément principal d'un statut social »<sup>24</sup> soit par anti-conformisme, soit plutôt, par « modestie » et lucidité face à la difficile percée d'un écrivain d'Algérie « autochtone », comme dans le cas de Mouloud Feraoun. C'est aussi, d'une certaine façon, le cas de Pélégri qui prendra des risques esthétiques<sup>25</sup> avec *Le Maboul* qu'il n'aurait peut-être pas pris s'il avait percé dans le monde des Lettres.

\* « Ecrivain professionnel » : c'est évidemment le cas de Camus entre stratégie de réussite et stratégie de succès.<sup>26</sup>

Lors d'une réunion d'une association, le 12 novembre 1958, Albert Camus improvise une réponse où il déclare :

*« L'une des choses dont je suis fier en tant qu'écrivain et en tant qu'écrivain algérien, c'est que nous autres écrivains algériens nous avons fait notre devoir et nous l'avons fait depuis longtemps. Nous sommes beaucoup à espérer ce qu'on appelle l'Algérie de demain. Je ne sais pas si elle se fera ni dans quelles conditions elle se fera. Je ne sais pas non plus ce qu'elle nous coûtera encore en sang et en malheur, mais ce que je puis dire, c'est que cette Algérie de demain, nous autres écrivains algériens nous l'avons faite hier. Nous avons été une école d'écrivains algériens, et quand je dis école je ne veux pas dire un groupe d'hommes obéissant à des doctrines, à des règles, je veux dire simplement exprimant une certaine force de vie, une certaine terre, une certaine manière d'aborder les hommes. Nous avons donc été une école où il y avait, à mon avis, je parle en termes de talents, autant de noms arabes que de noms français, Audisio l'a déjà dit mieux que moi, mais enfin je le répéterai après lui, finalement une terre qui a produit des hommes qui s'appelaient Roy, Roblès, Audisio d'un côté et de*

---

<sup>23</sup> - Nous substituons ce qualifiant à celui d'occasionnels utilisé par Viala, assez dévalorisant dans le langage courant puisque lié à un certain dilettantisme. Cf. la notion qui prend ici une autre signification contextuelle, p.179.

<sup>24</sup> - A. Viala, op. cit., p.180.

<sup>25</sup> - « Les amateurs peuvent adopter des opinions peu conformistes (...) n'attendant pas de profits de carrière, ils peuvent prendre des positions plus risquées », A. Viala, op. cit., p.181.

<sup>26</sup> - A. Viala, la réussite et le succès (p.183). Deux stratégies : la stratégie de réussite (progression au moyen de gains lents et stables), « au sens où l'on parle de réussite sociale pour l'accès à une position influente et solide ». La stratégie de succès « se fonde sur une production destinée en priorité au public élargi, à la conquête de succès, plus éphémères, mais plus spectaculaires (...) Plus risquée, elle est aussi plus conquérante et moins directement tributaire des pouvoirs en place : elle privilégie les gains rapides d'argent et de notoriété ». (p.184-185). Elle brûle les étapes, innove esthétiquement, a de l'audace.

*l'autre Mammeri, Feraoun, Dib et un certain nombre d'autres, qui a permis à ces écrivains de s'exprimer en même temps, dans la même langue et dans la liberté, car finalement, soyons juste, ce ne sont pas les institutions qui ont permis ça, c'est simplement le travail que nous avons fait tous en commun, et la manière dont nous nous sommes abordés, et bien, cette école, à mon sens, a donné un bon exemple, un bon modèle de ce que pourrait être l'Algérie de demain... »<sup>27</sup>.*

En octobre 1960, Mouloud Feraoun répondait à une enquête littéraire d'André Marissel pour *Les Nouvelles littéraires* et donnait sa définition de l'écrivain algérien :

*« Quand il est question d'écrivains algériens, il s'agit évidemment d'auteurs nés en Algérie, d'origine européenne ou autochtone, auxquels il faudrait ajouter ceux qui, ayant vécu ou vivant en Algérie, ont découvert ou découvrent ici leurs sources d'inspiration. Les uns et les autres sont Algériens dans la mesure où ils se sentent eux-mêmes Algériens, et où leur œuvre concerne l'Algérie. S'ils ne se sont rassemblés autour d'aucun manifeste, il est indispensable, je crois, que quelque chose les réunisse : la même fidélité à la terre et aux hommes, le même esprit, les mêmes goûts, une certaine complicité peut-être... En tout cas, l'expression 'écrivains algériens' ne comporte à mon sens nulle ambiguïté ».*

Ces deux « définitions » des « écrivains algériens » sont assez proches l'une de l'autre. Les deux pourraient avoir l'assentiment de Jean Pélégri. Elles n'auraient pas celui de Mostefa Lacheraf ! Car indexées seulement à la terre et à l'origine, elles ne prennent pas en compte l'évolution de l'histoire récente dans ces années 60, de la colonie vers la nation algérienne. Elles occultent toute une part importante de la culture algérienne que, dès ses premiers articles et ses premières publications, Mostefa Lacheraf s'est acharné à faire connaître. Par leur ouverture néanmoins, elles pourraient être reprises aujourd'hui, particulièrement celle de Mouloud Feraoun, pour envisager un patrimoine littéraire algérien complexe et foisonnant qui ne nivelle pas différences, tensions et contradictions dont témoigne ce « damier algérien ».

---

<sup>27</sup> - cf. *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°65, Janvier 2003, p.5-6. C'est nous qui soulignons. l'Association « L'Algérienne » (d'inspiration « Algérie française »), le président colonel en retraite, Surnari, avait fait allusion aux illustres écrivains algériens parmi lesquels : « les Paul Achard, les Roblès, les Jules Roy, les Gabriel Audisio, les Amrouche, les Mammeri, les Feraoun, les Moussi, les Celli et j'en passe.... »